Blanche Lamontagne-Beauregard

Les Trois Lyres

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958)

Dans le jardin de la jeunesse
Où, le cœur gai, l'âme en liesse,
Nous avons tous, remplis d'espoir,
Rêvé du matin jusqu'au soir,
Au sein des buissons vénérables,
Et par des heures adorables,
Hélas ! qui n'ont pas de retour,
J'ai trouvé cette lyre : Amour.

J'ai respiré sur la falaise
L'air du large. Rêvant à l'aise,
J'ai contemplé le vert sommet,
Et de la maison qui fumait
Dans la douceur de la bruyère,
J'aimais la vivante lumière :
J'ai choisi pour la célébrer
La lyre qu'on nomme : Foyer.

La troisième me fut donnée
Dans une plaine abandonnée,
Sur les tombeaux froids et glacés
Où sommeillent les trépassés...
Leur voix lointaine et suppliante
M'a murmuré : « Poète, chante
La terre que le ciel garda,
Chante le sol du Canada ! »...

Permets lecteur que je te livre
Ces trois lyres. Que dans mon livre
Elles vibrent entre les vers
Sous des aspects neufs et divers,
Et que dans ton âme mystique,
Leur chant paisible et romantique
Berce sur un rythme enjôleur
Ton espérance ou ta douleur !...

AMOUR

Rencontre

Depuis que triste, hélas ! sans force et sans défense,
J'ai fini d'effeuiller les roses de l'enfance,
Et que je sens grandir en ses tons éclatants,
Sur mon front la couronne ardente du printemps ;
Depuis que la jeunesse orgueilleuse et ravie
Entr'ouvrit devant moi les portes de la vie,
J'attendais celui-là qui devait être un jour
Mon divin compagnon et m'apprendre l'amour.
Ainsi que les troupeaux cherchent l'herbe fleurie,
Comme la source cherche un lit dans la prairie,
Comme l'oiseau frileux et la biche aux abois
Cherchent la profondeur odorante des bois,
Comme le matelot cherche l'onde apaisée,
Comme le lys fragile appelle la rosée,
Ainsi je te cherchais, toi qui devais m'aimer,
Ô toi pour qui mon âme aime à se consumer !...
Partout je t'ai cherché, partout ma voix démente
T'a crié dans l'espoir de ma jeunesse aimante,

Et chaque fois mes bras s'ouvraient pour te saisir,
Mais rien ne répondait à mon jeune désir.
Nul coteau, nul vallon, nul champ et nulle cime,
Ne m'apportaient l'écho de ta lèvre sublime,
Et les yeux pleins de pleurs, sans espoir désormais,
Lasse, j'avais fermé mon âme pour jamais...
Or, un beau soir, – c'était un de ces soirs d'automne,
Dont la sombre splendeur nous charme et nous étonne
Vers moi tu vins avec des larmes dans la voix,

Courbé sous le fardeau des rêves d'autrefois,
Posant sur moi tes yeux tout remplis de tendresse,
Tu murmuras avec un geste de caresse,
D'un regard où tremblait la joie et le souci :
– C'est moi que vous cherchez ; je vous cherchais aussi !...

Envolée

Nous irons parfois, quand la brise
Ridera le flot hasardeux,
Sur la mer langoureuse et grise,
Nous irons naviguer tous deux.

Vers le lointain si bleu, si large,
Nous filerons par les beaux jours,
Nous apprêterons pour le large
La nacelle de nos amours.

Son beaupré sera fait d'aurore
Sa coque faite de soleil,
Et ses mâts faits des rocs que dore
Le couchant brillant et vermeil.

Nous taillerons voile et misaine
Dans l'or d'un matin parfumé,
Et nous aurons pour capitaine
Notre rêve, ô mon bien aimé !

Notre rêve, notre beau rêve,
Oiseau de lumière et de feu,
Qui va, qui monte, qui s'élève,
Et veut se rapprocher de Dieu...

Nos mousses seront les étoiles ;

Et les feux-follets gais et vifs
Viendront souffler dedans nos voiles,
Et nous guider dans les récifs...

Les majestueuses sirènes,
– Beaux corps secoués de frissons –
Par les nuits douces et sereines
Nous charmeront de leurs chansons.

Cherchant les beautés éternelles,
Et loin de tout rivage humain,
Nous voguerons, et nos prunelles
Ne verront plus aucun chemin.

Que nous importera la terre ?
Surtout que nous importera
La vie humaine et son mystère,
Puisque l'amour nous suffira ?...

Et de notre amour, bien suprême,
Tout l'univers sera jaloux ;
Nos lèvres rediront : je t'aime
Les vagues diront : Aimons-nous !

Pour charmer notre âme farouche,
Rien ne vaudra nos entretiens,
Tes tendres baisers sur ma bouche,
Et mes regards au fond des tiens ;

Et je ne veux pour toute ivresse,
Pour toute lumière en mes cieux,
Que la flamme de ta tendresse
Et que l'étoile de tes yeux !...

Près de l'eau

Si tu le veux aussi nous vivrons près du fleuve
Tout en ayant auprès de nous la terre neuve.
Le fleuve remuant, à l'épaisse toison,
Mettra sa grâce autour de notre humble maison.
La mer des flots viendra battre la mer des gerbes,
La barque du pêcheur glissera dans les herbes,
Et les vents mêleront aux âcres goémons
Les agrestes senteurs des plaines et des monts.
Toujours quelque vaisseau tremblera sur les ondes.
Des sombres loups-marins les troupes vagabondes
Errant de pic en pic, de rocher en rocher,
Viendront subitement plonger et trébucher,
Faisant de grands sillons que le soleil éclaire
Et ce bruit de poids lourd qui tombe dans l'eau claire...
De l'eau, de l'eau partout, de la limpidité
L'alouette qui passe en son vol argenté,
Le blanc vaisseau rouvrant tout doucement son aile,
Et sous nos yeux toujours cette mer éternelle,

Sœur de tous les désirs, sœur de tous les amours,
Viendra chanter toujours, viendra pleurer toujours !...
Mouettes, goélands, aigles et goélettes,
Radieuses blancheurs, tremblantes silhouettes,
Tout ce qui vibre, tout ce qui monte et luit,
Tout ce qui fait le jour dans notre obscure nuit,
Flots, monts, plaines des cieux où nos rêves vont paître,
Tout cela deviendra notre vie et notre être,
Et notre esprit conquis, vigoureux et mouvant,
Large comme le flot, souple comme le vent,
Toujours prêt à monter comme les hirondelles,
Aura de fiers envols, des frissonnements d'ailes,
Des soupirs, des élans vifs et capricieux,
De grands tressaillements vers la beauté des cieux,
Et nos âmes seront radieuses et blanches,

Comme un jeune printemps qui rit parmi les branches !...

Retour

Mais nous nous lasserons bien vite des flots bleus
Dont les plis sont toujours méchants et ténébreux.
Quand notre barque hélas ! prise dans la tourmente,
En proie aux durs assauts d'une brise démente,
Triste, désemparée et seule au sein des flots,
Sera jetée aux bords des sauvages ilots,
Alors, quittant nos mâts et repliant nos voiles,
Comme un aigle lassé délaissant les étoiles,
Alors nous songerons à notre humble maison,
Dont la pâle lueur scintille à l'horizon...
Nous quitterons bien vite et sans regrets le large
Où les sirènes vont danser près de la barge
Pour prendre les marins dans l'or de leurs cheveux.
Nous fuirons au plus tôt le large, si tu veux.
Les femmes ont toujours redouté les sirènes.
Déployant devant toi leurs grâces souveraines,
Rudes comme le flot et douces, tour à tour,
Elles pourraient hélas ! me voler ton amour...

Elles pourraient me prendre, ô bien-aimé, ton âme,
Dans la vague dorée où leur rêve s'enflamme ;
Elles pourraient avec les plus beaux de leurs chants,
Te bercer dans l'or pâle et tiède des couchants,
Et dans l'antre secret de la mer calme et lisse,
Elles pourraient, un soir, t'emporter comme Ulysse !
Tu serais prisonnier de leurs grâces longtemps ;
Peut-être, comme Ulysse, y serais-tu vingt ans !
Captif des noirs filets dont la nuit s'enveloppe,
Tu ne pourrais fuir. Et, comme Pénélope,
J'attendrais nuit et jour le retour de l'absent,

En proie au deuil affreux, pleurant et languissant
Comme une tige qui ne voit plus la lumière,
Dédaigneuse des lieux dont je fus coutumière ;
Ne pouvant découvrir dans l'épaisseur des bois
Dans les prés, dans les lacs, dans l'aube aux mille voix,
Rien qui puisse allégir le poids de mes alarmes,
Et rien pour apaiser le torrent de mes larmes !...
Comme un couple d'oiseaux qui revient à son nid,

Nous comprendrons enfin le bonheur infini
D'un coin familier où l'âme se retrempe,
Et d'un front où luit la douceur de la lampe...
Nous saurons que l'amour vit loin de l'œil railleur,
Que c'est ce qu'il existe encore de meilleur
D'avoir des jours pétris de beauté solitaire,
D'entendre palpiter le souffle de la terre,
De vivre dans la paix du foyer, doucement,
Et d'y vieillir à deux, côte-à-côte, en s'aimant !...

Au fond des bois

La maison veille. Elle semble en prière.
Mais le soir naît ; au fond de la bruyère
Des bruits joyeux s'élèvent tour à tour.
La nuit répand son grand frisson d'amour.
Le rossignol reprend sa chansonnette,
Qui, dans les airs, monte sereine et nette.
Resterons-nous enfermés sous les toits
Quand les oiseaux chantent au fond des bois ?...

Les bois touffus ont une âme mouvante
Qui réfléchit dans l'onde captivante
D'un lac désert enveloppé de soir...
Les champs fleuris sont comme un encensoir...

Viens. Dans la nuit pleine de paix féconde,
Nos cœurs seront plus larges que le monde,
Et renaîtront dans l'orgueil d'autrefois
Car les oiseaux chantent au fond des bois !...

Viens. Allons voir au sein du bois champêtre
Les lieux secrets où les chevreuils vont paître,
Et, dans le fond de la sombre forêt,
Cette éclaircie où la lune apparaît...
Sur les coteaux qu'un feu lointain irise,
Allons marcher tous deux dans la nuit grise,
Et que tes doigts s'enlacent à mes doigts
Car les oiseaux chantent au fond des bois !...

Ah ! que le ciel est pur, la brise tiède !
Que ce doux chant, que ce concert m'obsède !
Comme l'amour vit et grandit en moi !...
C'est Dieu qui fit les bois pour notre émoi
Et pour l'orgueil que le rêveur éprouve,
Car tu sais bien chère âme, que je trouve
Tes yeux plus beaux et plus douce ta voix
Quand les oiseaux chantent au fond des bois !...

Solitude

Avant d'être courbés sous l'épreuve et les ans,
Nous irons demeurer plus près des paysans
Pour y vivre comme eux d'une simple existence,
Toi, recherchant un air, moi cueillant une stance.
Le gai matin teindra le bout de nos crayons,
Et nos jours seront faits d'aubes et de rayons...
Nous vivrons dans la paix d'une verte campagne,
Ayant toujours la blonde aurore pour compagne.
Nous marcherons tous deux dans l'herbe des vallons,

Et sans savoir jusqu'où ni pourquoi nous allons,
Nous irons, enlacés et rêveurs dans la plaine,
Moissonneurs des beautés dont la nature est pleine,
Retrouvant dans l'azur du matin triomphant
Notre jeune candeur et notre âme d'enfant !...
Nous irons doucement pas à pas sur la mousse,
Épiant le ruisseau qui s'ébat et qui mousse,
Le lièvre qui bondit au sein du bois profond,
Et l'enchevêtrement mystérieux que font

Dans un dessin de brume et de gazes légères,
Le lierre frileux et les blondes fougères...
Puis quand, lassés de toutes ces éclosions,
L'esprit chargé d'éclairs, l'œil plein de visions,
Nous rentrerons avec tout le ciel bleu dans l'âme,
Ivres des dons divins que la terre proclame,
Rajeunis et joyeux comme un jeune printemps,
Qui teint les arbres morts de ses tons éclatants,
Nous pourrons de nouveau connaître cette joie
De voir dans l'or des blés le soleil qui se noie,
Et d'entendre, du seuil où l'on aime à s'asseoir,
La cloche des troupeaux qui tinte dans le soir !...

Repos

Afin que doucement notre âme se modèle
Sur l'oiseau qui parcourt l'espace à tire d'aile,
Et qui lançant toujours plus haut son noble vol
Ne vient qu'avec regret se poser sur le sol,
Afin que la pensée en nous deux soit pareille
Au bateau rayonnant qui dès l'aube appareille,
Et va se perdre au sein du flot torrentiel,
Si bien qu'on le prendrait pour un lambeau du ciel,
Nous choisirons un toit habillé de lumière

Où brille cette douce lampe de fermière,
Phare mystérieux qui, fidèle, luit
Sur l'océan des blés torturés par la nuit...
Nos yeux verront toujours les mêmes paysages,
Et nous connaîtrons bien les rustiques visages
Des habitants voisins devenus nos amis.
Et lorsque nous serons pour toujours endormis,
Tombés, comme un fruit mûr du sein de l'arbre tombe,
Insensibles, muets au fond de notre tombe,

Nous ne serons pourtant pas morts complètement
Car les petits oiseaux chanteront doucement,
Et, sur nos fronts ayant la majesté des marbres,
Les brises, apportant la musique des arbres,
Secoueront de leurs mains légères les senteurs
Des bosquets reverdis et des moissons en fleurs !...

Consolation

J'avais rêvé de faire une œuvre de poète,
Une œuvre remarquable en tout et si parfaite

Que l'univers entier eût été réjoui,
Et de me lire fût resté comme ébloui...

J'aurais voulu trouver des mots pour la souffrance,
Pour toutes les douleurs exalter l'espérance,

Chanter l'amour heureux qui gazouille et qui rit,
L'adolescent qui croit, le vieillard qui sourit ;

J'ai rêvé d'un beau livre aux pages immortelles
Pour chanter mon pays, un livre aux pages telles

Que les morts, sommeillant sous le lierre noirci,
Du fond de leurs tombeaux m'auraient crié : Merci !

J'ai rêvé de la gloire : elle n'est pas venue,
Et je reste pour elle une triste inconnue.

Mais je ne pleure pas le rêve s'il a fui :
Tous les trésors humains sont dans un mot de lui,

Son âme est une sœur ardente de mon âme,
Et ma pensée à toute heure du jour l'acclame.

Une main invisible unit notre destin,
Nos regards entrevoient le même but hautain...

Nul tercet radieux, nulle page d'un livre
N'égalent les instants que Dieu nous donne à vivre ;

Son langage est plus doux que la langue des dieux,
Et les rythmes rêvés sont écrits dans ses yeux !...

Une humble maisonnette

Le bonheur ne veut pas d'un brillant étalage,
D'un luxe épanoui sous des charmes divers ;
Il ne veut que la paix à l'ombre d'un village,
Une humble maisonnette au sein des arbres verts...

Il ne lui faut qu'un peu de mousse, d'herbe tendre,
Qu'un vol d'oiseau rayant le nuage argenté ;
Il ne lui faut qu'un soir bien pur laissant entendre
Le pas de bœufs qui vont avec sérénité...

Le bonheur n'est pas fait de bruits et de paroles,

Mais du silence qui vit dans un cœur craintif.
Il est dans le parfum des sauvages corolles
Qui s'ouvrent dans le soir odorant et plaintif.

Avant d'être tous deux hélas ! vaincus par l'âge,
Tremblants comme la feuille en proie aux durs hivers,
Si tu veux, nous aurons à l'ombre d'un village
Une humble maisonnette au sein des arbres verts...

Nous vivrons loin de tout, loin du monde si fourbe ;
Attendant sans faillir un paisible trépas.
Notre chemin sera frais et vert. Une courbe
Du passant indiscret détournera les pas...

La route ira fuyant sous d'épaisses ramures,
Teintes de sang et d'or par le couchant vermeil ;
Et le jour ruisselant de feux et de murmures,
Mettra sur notre toit des bouquets de soleil !...

Ah ! que cette existence à deux nous sera douce !
Que calmes s'enfuiront les saisons et les jours,
Semblables au ruisseau qui coule sous la mousse,
Qui ne change jamais et gazouille toujours !...

Et ceux qui veulent voir où le bonheur se gîte,
Où sont les nids humains à l'abri des revers,
Chercheront, loin des lieux où le monde s'agite,
Une humble maisonnette au sein des arbres verts !...

Réconfort

Puisque l'été se meurt si tôt, puisque les roses
Malgré tant de beauté vivent si peu de temps,
Puisque l'hiver revient tuer toutes ces choses,

Pourquoi donc, ô Seigneur, avoir fait le printemps ?...

Puisqu'il est des hauteurs où nul ne peut atteindre,
Que le vide reprend les rires et les sons ;
Puisque l'écho dans le fond des nuits va s'éteindre,
Pourquoi donc, ô Seigneur, avoir fait les chansons ?...

Pourquoi tous ces désirs, pourquoi toutes ces fièvres,
Ces rêves, ces langueurs toujours inapaisés,
Puisque le feu se meurt si vite sur les lèvres
Pourquoi donc, ô Seigneur, avoir fait les baisers ?...

Mais pour que notre cœur s'arrache de la terre,
Et, regardant le ciel avec sérénité,
Sache qu'il est ailleurs une eau qui désaltère,
Pour les amours Vous avez fait l'éternité !...

FAMILLE

Village natal

Quand tu retournes au village,
Où tous tes ancêtres sont nés,
Ne revois pas d'un œil volage
Ces endroits presqu'abandonnés !

La vieille maison décrépite,
Pour toi prend un air de printemps,
Et son pauvre vieux cœur palpite
Des vrais bonheurs de l'ancien temps.

Chacun des pas que vers la porte,

Tu fais pour atteindre le seuil,
À la vieille demeure apporte
Un peu de gaîté dans son deuil.

Dans la maison de ton enfance,
Tu ne pourrais pas sans remords,
Tu ne pourrais pas sans offense
Ne pas te souvenir des morts !

Que de silence et de mystère !...
Voici la porte aux gonds noircis,
Voici la table héréditaire
Où tous les tiens se sont assis.

Dans la chambre modeste et sombre,
Voici la couchette de bois,
Où la nuit étendit son ombre
Sur eux, pour la dernière fois.

Voici, dans ses teintes foncées,
L'horloge qui sonne toujours...
Toutes ces choses effacées
Portent l'empreinte de leurs jours.

Des cheveux blancs ornant sa tempe,
Ta mère dans ce coin, sans bruit,
Reprisait le soir, sous la lampe,
Et cousait bien tard dans la nuit...

Lorsque la nuit, tissant sa trame,
Venait dans l'ombre tournoyer,
Ta mère, ange aux traits d'une femme,
Veillait sur son humble foyer...

Quand tu retournes au village,
Où tous tes ancêtres sont nés,

Ne revois pas d'un œil volage
Ces endroits presqu'abandonnés !...

Évoque, dans ton allégresse,
La figure des disparus,
Et reconnais avec tendresse
L'ombre de ceux qui ne sont plus !...

Souvenirs

Où sont les jours d'antan où tu venais, amie,
T'asseoir auprès de moi sur le banc du jardin ?
La brise nonchalante, éveillée à demie,
Dans nos cheveux venait papillonner soudain.

La lune illuminait ton magique visage,
Allumant dans tes yeux ses feux multipliés,
Et parfois un moineau, sortant du paysage,
Venait subitement se tapir à nos pieds...

La nuit claire encadrait ta tête de madone.
Où sont ces jours heureux, mon amie, ô ma sœur ?
Ces jours où simplement toute chose se donne :
La fleur dans son parfum, l'âme dans sa douceur...

La brise soupirait et les branches froissées
Composaient dans la nuit un innombrable chœur ;
Ta voix douce évoquait les angoisses passées,
Et des sanglots secrets nous remuaient le cœur.

Et, depuis, mon esprit s'obstine à te poursuivre,
Puisqu'en ton cœur tu m'as permis de pénétrer,
Puisque tu m'as appris le courage de vivre,
Et que j'eus avec toi le bonheur de pleurer.

Mais les jours ont passé, les jours et les années ;
Et l'existence nous sépare maintenant...
Déjà nous subissons les coups des destinées,
Hélas ! et notre front se montre grisonnant...

Mais, tel un voyageur qui contemplant sa route,

S'assied, le cœur baigné d'un éternel espoir,
Je m'arrête parfois, inquiète, et j'écoute
Les échos de ta voix dans la brume du soir...

Cependant que, portant le fardeau de ta peine,
Avec un front toujours plus pur dans sa pâleur,
Tu t'en vas, emportant dans ton âme sereine,
La tragique beauté qu'y verse la douleur !...

Prière du soir en Gaspésie

I

Les derniers feux d'un jour vibrant allaient s'éteindre
Sur la crête des monts aux ravins escarpés,
La nuit tombant sur les caps noirs venait d'atteindre
Les bois secrets, épais d'ombre et de pins crispés.

La marée épandue, immense sur la plage,
Semait partout l'odeur âcre du sel amer.
La cloche lentement tintait dans le village,
Et le vent égrenait l'angélus sur la mer.

Le soir enveloppait les maisons solitaires
Dont le feu tremblotant brillait sur les galets.
Dans la brume sombraient les vaisseaux et les terres.
Un pêcheur en chantant relevait ses filets.

Sur un rocher rigide où le flot vient s'abattre.
Une croix ancienne aux bois lourds et fendus,
Tremblante, martelée et lasse de combattre,
Laissait voir vaguement ses grands bras éperdus...

Oh ! la rude beauté des soirs de Gaspésie !

Fantastiques îlots, rochers aux caps fameux,
Grandeur, immensité, sublime frénésie
Des vagues assaillant les monts noirs et brumeux !...

Ah ! que je me souviens de vous, soirs de jeunesse,
Soirs de vent furieux, d'écume, de remous,
Soirs de ténèbres, de tempête et de rudesse,
Et de flots infinis chantant autour de nous !...

II

Une porte s'ouvrait d'où filtrait la lumière
De la lampe, fidèle ainsi qu'un souvenir,
Notre mère criait : « Venez pour la prière !
Vite ! voici bientôt la nuit qui va venir ! »

Alors nous délaissions hâtivement la grève
Où des feux de bois morts par nos mains allumés,
Mêlés au sable fin que la brise soulève,
Fuyaient vers le lointain en sillons enflammés.

Et dans la grande salle où toute la famille
Se rassemblait, paisible et joyeuse à la fois,
Auprès de l'âtre cher où le rêve fourmille,
Nous faisions la prière en face de la croix.

Vers le Père éternel montait notre pensée,
Vers le Maître de tout ce qui vibre et luit,
Et notre âme soudain devenait oppressée
Par la plainte des flots qui remplissait la nuit...

À grands coups répétés la mer envahissante,
Sur la rive et les rocs frappait et bondissait.
La rumeur de sa voix sinistre et rugissante

Se mêlait à nos voix et les envahissait.

Alors, devant nos yeux comme en un jour d'orage,
Passait, dans un reflux de vagues en courroux,
La vision de ceux qui meurent en naufrage,
Et les flots languissants pleuraient autour de nous...

III

Avant de terminer notre sainte supplique,
Avant d'aller dormir au fond des lits sereins,
Notre mère, entendant gémir la nuit tragique,
Disait pieusement : – « Prions pour les marins !

« La lampe des maisons, sœur des plaines fécondes,
« Comme un phare divin brille sur les hauteurs :
« Que votre œil bienfaisant brille ainsi sur les ondes,
« Ô mon Dieu ! Protégez tous les navigateurs !

« Que le vent soit léger, que la brise soit belle,
« Qu'ils entendent chanter les sirènes en chœur ;
« Que l'océan jamais ne soit dur ou rebelle
« Aux beaux rêves qu'ils ont dans le fond de leur cœur...

« Pendant que sur les monts leur maisonnette fume,
« Dans la paix odorante et charmeuse du soir,
« Hélas ! eux sont perdus peut-être dans la brume,
« Et leurs yeux sont remplis d'un morne désespoir !...

« Ils rêvent de leur âtre où la bûche flamboie,
« Et de leur table avec femme et marmots autour...
« Que leur âme, Seigneur, retrouve cette joie !
« Ramenez-les vers ceux qui guettent leur retour !... »

C'est ainsi que prenant pitié de leur détresse,
Nous implorions le ciel, mains jointes, à genoux,
Pour ceux qui sont en proie à la vague traîtresse.
Et les flots en furie hurlaient autour de nous...

Le moine

I

Quel beau jour nous avait conduits chez vous, ô moines !
Un vent plein de parfums, un ciel plein de frissons,
Des bosquets colorés fourmillant de chansons,
Et du soleil mordant, qui dorait les avoines...

Et je songeais : « Tu ne chantes pas sans remords
Petit oiseau charmeur, joyeuse créature ?
Pourquoi tant de vigueur en toi, belle nature,
Puisque ces hommes sont aussi morts que des morts ?...

Pourquoi briller ainsi soleil, pourquoi, colline,
Étaler devant eux tes ors et tes parfums
Puisque tous les désirs de leur cœur sont défunts,
Et que de tout rayon leur âme est orpheline ?...

Pourquoi tant de splendeur et tant de floraison ?
Pourquoi du jour au fond d'un jardin sans atteintes ?
Pourquoi de la lumière aux prunelles éteintes,
Et pourquoi des concerts au seuil d'une prison ?... »

Ah ! qu'allais-je penser, moines, qu'allais-je dire !
Dieu me pardonne, ô saints, ces injustes affronts
Je ne connaissais pas le calme de vos fronts,
Et je n'avais pas vu naître votre sourire !...

J'ignorais que, coulant de vos lèvres de miel,
Les mots sont une source où jaillit la lumière ;
J'ignorais que lorsqu'on vous a vus en prière,
Moines, on ne peut plus jamais douter du ciel !...

Je connais maintenant le sublime mystère
Qui vous retient joyeux dans l'ombre des couvents ;
Je sais que les morts sont ceux que l'on croit vivants,
Comme les vivants sont les vrais morts à la terre...

Et sous l'humble clocher où coulent doucement
Vos jours silencieux, j'écoute sur les dalles,
Résonner le bruit lent et doux de vos sandales,
Ainsi que des bruits d'aile au bord du firmament !...

II

Je me souviens des jours où, gars à tête blonde,
Tu jouais avec nous et dansais à la ronde
Dans un frémissement de joie et de chansons.
Comme nous tu courais le bois plein de gadèles,
Faisais fuir brusquement la grive à tire d'ailes,
Et dévastais les nids dans l'ombre des buissons...

Tes cheveux semblaient faits de soleil et d'aurore,
Et ton front rose était la fleur qui vient d'éclore ;
Tes grands yeux bleus luisaient le soir comme un flambeau
Les mères admiraient ta grâce et ton visage,
Et les gens de chez nous, les bons vieux du village,
Parmi tous les enfants te trouvaient le plus beau...

Puis la jeunesse fit de toi le beau jeune homme
Que la gaîté recherche et que l'orgueil renomme.
Les filles mendiaient tes regards, tour à tour...

Tu pouvais, dans l'azur d'une aube parfumée,
Passer fier et joyeux avec la bien-aimée,
Et t'enivrer du vin merveilleux de l'amour...

Mais, comme l'aigle épris des montagnes sublimes,
Ton esprit ne veut pas redescendre des cimes ;
Les célestes sentiers ont captivé tes pas.
Ton cœur était de ceux que l'infini réclame,
Ton œil visait plus haut que le monde, et ton âme
Entendait des appels que nous n'entendions pas.

Dans l'étroite cellule où glisse ton quart d'heure,
Tu médites, fervent, ne songeant plus à l'heure
Où tu riais, joyeux enfant, à la maison ;
De ton rêve divin rien ne peut te distraire,
Ta pensée élargit ses ailes de prière,
Et ton amour pour nous s'exhale en oraison !...

III

Quand, dans la grande et blanche paix du monastère,
Détaché de tout bien, détaché de la terre,
Tu seras devenu le moine à cheveux blancs,
À robe vieille et lourde sur tes pieds tremblants,
Un moine rabougri, tout courbé sous sa harde,
Ayant comme un amas de neige dans la barbe,
Penché comme un roseau que le vent a brisé,
Et qui, par un beau soir enfin s'est apaisé ;
Quand la vieillesse aura gravé sur ton front blême
Les signes de grandeur et de beauté suprême,
Alors tu trouveras des mots mystérieux
Pour consoler la terre en lui parlant des cieux...
Les paroles de Dieu sortiront de ta bouche,
Tu seras l'envoyé qui relève et qui touche,

Et tous ceux qui pourront t'approcher ou te voir
Rêveront de beauté sublime et de devoir...
Les jeunes gens viendront de bien loin pour t'entendre,
Pour écouter ta voix majestueuse et tendre,
Et toi, le vieux savant, le rêveur ingénu,

À tous ces jeunes cœurs tournés vers l'inconnu,
Tu diras que les jours sont vains, que tout s'efface,
Que la paix de l'esprit met du ciel sur la face,
Que nuls dons d'ici-bas, nul plaisir, nul bienfait,
Ne valent le bonheur du bien que l'on a fait...
Tu diras que prier est grand, que l'âme humaine
A besoin d'un flambeau qui la guide et la mène,
Et que les hommes, las de tous leurs plaisirs vains,
Sont un troupeau cherchant les abreuvoirs divins...
Tu diras qu'il a droit à l'amitié du monde
Celui qui, dans l'élan de sa bonté féconde,
Pleurant sur les malheurs répandus ici-bas,
Ouvre à tous les maudits sa chaumière et ses bras,
Et qui, chassant partout le mal comme un vainqueur,
A pressé la misère humaine sur son cœur !...
Tu leur diras qu'il est des cimes radieuses
Qu'entrevoient les yeux purs et les âmes pieuses,
Et que Dieu qui créa l'être et l'essentiel,
Fit l'oiseau pour l'espace et l'âme pour le ciel !...

Tu diras.... Et les mots de tes lèvres profondes
Jailliront, ruisselant de toi comme des ondes,
Et les jeunes, émus de t'entendre, interdits,
Croiront que c'est un saint venu du Paradis !

IV

Sois mort pour nous, et vis pour Dieu, le bien suprême ;

Vers la Sainte Beauté tends tes bras désormais ;
Ne regarde qu'en haut, sonde le grand problème,
De tes yeux faits pour les sommets !...

Va-t-en vers Dieu puisque ton clair regard devine
La route qui conduit à la Blanche Cité ;
Achève, ô matelot de la barque divine,
Ta course vers l'Éternité !...

Nous baisons en pleurant ta bure et ton calice,
Notre respect ému s'incline devant toi ;
Sois béni dans ton rêve et dans ton sacrifice,
Ô fou sublime de la Foi !...

Le joueur d'orgue

Jour terne, jour grisâtre et sans couleur aucune.
Comme un vaisseau perdu dans la brume du soir,
La ville, en ses maisons émergeant une à une,
Est une flotte aux mille mâts pris dans le noir.

Un vieux enguenillé, l'air à la flânerie,
Ainsi qu'un vieux cheval tirant de lourds essieux,
Traîne avec peine son orgue de barbarie
En face des maisons au seuil silencieux...

Tout son être est un spectre annonçant la famine ;
Il est de ceux qu'on nomme les gueux, les maudits,
Chaque soir, de plus en plus las, il s'achemine,
Le ventre creux, triste et boiteux, vers son taudis.

Et son visage est laid comme un jour de tempête ;
Mais quand il fait chanter son vieil orgue de bois,
Plus d'un passant s'arrête en relevant la tête,

Pour écouter ce chant aux innombrables voix...

Il endort la douleur de ces âmes captives,
Âmes-cachots où nul rayon n'a jamais lui,
Et ses accords volant aux fenêtres chétives
Charment des malheureux moins malheureux que lui !...
.....

Cet homme est le portrait des rêveurs, des artistes,
Peintres, musiciens, poètes ou sculpteurs,
Horde des cœurs vibrants et des visages tristes,
Qui dardent vers le ciel des yeux contemplateurs.

Le monde réjoui voit monter et voit naître
Ces hymnes éperdus vers la sainte Beauté ;
Il écoute, joyeux, mais sans jamais connaître
Le morne et triste ennui que ces chants ont coûté...

Du pinceau, de l'archet, du marbre ou de la lyre
Jaillissent quelquefois des chants et des rayons,
Mais notre cœur est pris d'un mal qui le déchire,
Et notre âme est pareille au vieillard en haillons !...

Le haut du jour

Honneur à toi splendeur humaine !
Béni soit le sol enchanté
Où la nature en fleurs promène
Le souffle brûlant de l'été !

Au loin le regard voit s'étendre
La mer des blés dominateurs ;
Le feuillage est épais et tendre,
Midi chante sur les hauteurs.

Voici le midi de ta vie,
Voici pour toi le haut du jour,
Ô mon âme ! Ah ! sois-en ravie :
Chante la patrie et l'amour...

La sève ardente va renaître,
C'est l'heure où croissent les moissons ;
Reprends ton luth et fais-en naître
Des chants, des chants et des frissons !

Les heures sont vives et brèves,
Un beau jour est bientôt fini ;
Mène le troupeau de tes rêves
Dans les plaines de l'infini.

Vois tous les troupeaux de la terre
S'en aller vers un abreuvoir.
Bois à la source du mystère
L'eau d'idéal et de savoir.

Avant que le jour ne se pâme
Aux bras noirs de l'obscurité,
Mène tes rêves, ô mon âme,
Paître l'herbe de la beauté...

Monte la côte ardue. Espère
Trouver le puits providentiel ;
Mène tes troupeaux vers le Père,
Le maître des granges du Ciel !...

L'ombre

I

Le vent du Nord abat la tremblotante feuille
Qui s'attardait encore aux saules du jardin.
Lentement la splendeur de l'automne s'effeuille.
L'arbre, mordu du froid, sanglote, plie et geint.

Sans répit revenant à l'attaque, la brise
Avec d'obscurs sanglots frappe contre l'auvent.
Et le soir agrandit sur la montagne grise
La plainte monotone et lointaine du vent...

L'ombre, l'ombre partout s'étend... Le toit se voile
Les champs déserts n'ont plus ni sentiers ni guérets.
L'ombre s'étend... Sous un énorme et sombre voile
La nature en grand deuil nous dérobe ses traits...

Nos cœurs sont sous le joug d'une peine inconnue.
Nous sentons malgré nous un intime frisson
D'entendre, d'une branche inextricable et nue,
Le rossignol chanter sa dernière chanson...

Que le ciel bienveillant, ô demeure, te garde
De l'ombre qui se meut sournoise dans le champ !
La lumière est l'œil pur de Dieu qui nous regarde
Et l'ombre est le regard sinistre du Méchant...

L'esprit du mal se cache auprès de nous, et rampe
Verrouillons notre porte ainsi qu'une prison !...
Que ton feu vigilant veille sur nous, ô lampe,
Car l'ombre traître rôde autour de la maison !...

II

Ainsi qu'un ennemi montant une embuscade,
Le soir, l'ombre se tient autour des toits ombreux,

Et, lançant dans la nuit sa folle cavalcade,
Elle ébauche sans bruit des projets ténébreux...

Elle va, vient, s'étend, glisse comme un reptile,
Encercle la maison de son bras menaçant ;
Elle grossit, devient de plus en plus hostile :
Sur la paix du foyer son dur regard descend...

Près de l'âtre, ils sont tous réunis en silence :
Le père, les enfants, – lys pétris de fraîcheur. –
La mère, ange guidant tout avec vigilance,
Et le vieux dont le front resplendit de blancheur...

Le vieillard, tout à coup, se recueille et tressaille...
L'ombre, connaissant les secrets de l'Au-delà,
A décrété qu'il faut que l'un d'entre eux s'en aille,
Et, le choisissant, dit : « Ce sera celui-là ! »

Alors, un grand frisson passe sur la demeure...
Les enfants, inquiets, se regardent entre eux
Ils ont tous pressenti qu'il faut que quelqu'un meure,
Leur cœur est opprimé par un mal douloureux...

Et bientôt, au milieu de sombres banderoles,
Étendu sur des draps tout blancs, les yeux fermés,
L'un d'entre eux sera là, sans vie et sans paroles,
Immobile, parmi les cierges allumés !...

III

Ô nef de la pensée, ô bienfaisante amie !
Bateau-phare que Dieu mit sur le fleuve humain,
Attache notre rêve à ta voile affermie,
Et montre-nous ailleurs un moins rude chemin !

L'ombre du soir descend sur la plaine assiégée ;
La nature s'endort dans un morne sommeil.
Il fait noir... La maison par la nuit submergée,
Appelle avec ardeur le retour du soleil...

Il fait noir... Ô pensée, appareille tes voiles !
Par un matin où souffle un vent de bon aloi,
Partons, partons d'ici ! Montons jusqu'aux étoiles !
Fuyons pour ne plus voir l'ombre pleine d'effroi !...

Cherchons sous d'autres cieux et sur d'autres rivages
La terre que féconde un éternel été,
Et jusqu'en l'insondable gouffre des nuages
Cherchons les lieux où vit la suprême clarté !...

Sur tes ailes d'azur, ô magique pensée,
Nous pouvons, en fuyant vers de plus clairs séjours,
Oublier l'ombre dont notre âme est oppressée,
Oublier la laideur et la fuite des jours...

Nous pouvons oublier que l'aube poursuivie
Sans cesse échappe à notre désir palpitant ;
Oublier que rapide et fragile est la vie,
Et que la mort, dans l'ombre, est là qui nous attend !

Patrie

Chantons !

I

Poètes, la sève nouvelle
Éclate aux branches des buissons.
L'herbe brille, l'onde révèle

Des chants nouveaux et des frissons...
Prenons nos luths ! Que notre lyre
Vibre ainsi que les grands bois roux !
Ô frères, dans un saint délire
Chantons les beautés de chez nous !...

La vie en nos champs recommence :
Voyez s'ouvrir la fleur des blés...
Des fruits d'une riche semence
Tous nos greniers seront comblés.
Que cette gloire souveraine
Rende nos cœurs fiers et jaloux :
Chantons la terre canadienne,
Chantons les plaines de chez nous !

Chantons les enfances naïves,
Nos fleurs de chair, bouquets humains,
Ces guirlandes aux couleurs vives
Qui fleurissent tous nos chemins...
Chantons nos gars aux lèvres roses,
Aux cheveux de bronze, aux yeux doux,
Et nos fillettes, fraîches roses :
Chantons les enfants de chez nous !

Chantons les mères canadiennes,
Courage ardent, cœur inlassé,
Nobles âmes, saintes gardiennes
Des grandes vertus du passé.
Honorons ces femmes fidèles
Qui sans parures ni bijoux,
Surent demeurer les plus belles :
Chantons les mères de chez nous !

Accordons nos luths, ô poètes,
En rythmes purs et frémissants ;
Que du fond des tombes secrètes

Monte le cri de notre sang !
Avec des accents de victoire,
Et tombant ensemble à genoux,
Poètes, chantons notre histoire,
Chantons les gloires de chez nous !...

II

Poètes, célébrons la terre vierge et neuve
Où les blondes moissons émergent comme un fleuve,
Où l'aire des grands vents bat le flot des épis,
Célébrons les bois verts et les champs assoupis
Où l'âme de nos morts doucement nous regarde,
Où près des vieux clochers les croix montent la garde.
Chantons ! Que notre voix, sous le ciel délirant,
Soulève le passé comme un vaste torrent !...

Cherchons les mots féconds, cherchons les larges rimes
Pour chanter la grandeur de ces heures sublimes
Où, voulant empêcher leur œuvre de périr,
Nos ancêtres, joyeux, s'apprêtaient à mourir !
De l'or du souvenir faisons un oriflamme
Dont le rayon sacré nous charme et nous enflamme
Ainsi que s'enflammaient aux bruits de leurs tambours,
Nos pères, courageux Français des anciens jours !...
Que notre plume en rythmes vigoureux retrace
Les exploits du passé, les forces de la race,
Et qu'éveillant tous les échos de notre cœur,
La chanson des tombeaux monte comme un grand chœur !
Ô poètes, chantons ! Que notre voix soit douce
Ainsi qu'un vent léger qui glisse sur la mousse,
Douce comme les nids jasant dans les buissons,
Douce comme les bois aux célestes chansons !...
Ô mes frères, chantons ! Empruntons aux ravines

Leur douceur, leurs parfums, leurs chansons aux collines,
Leurs ballades aux lacs, leurs murmures aux prés,

Et l'or étincelant aux couchants empourprés !...
Nul chant n'est assez beau pour chanter la patrie...
Forgeons, forgeons des vers pleins de sauvagerie,
Pleins d'audace et d'envol, de force et de clarté,

Saturés d'idéal, pétris de liberté !...
Comme le forgeron qui, frappant sur l'enclume,
Soulève l'étincelle où tout un feu s'allume,
Que nos vers soient si bien conçus et martelés
Qu'ils réveillent soudain les tombeaux désolés !...
Ravivons le passé de crainte qu'il ne meure,
De ses faits glorieux peuplons toute demeure,
Que dans l'air imprégné des senteurs du printemps,
Les souvenirs, ainsi que des drapeaux flottants,
Passent dans la beauté nouvelle qui s'étale,
Et, brillant au-dessus de la terre natale,
Mêlent, en un concert de sublimes accords,
La clameur des vivants au sourire des morts !...

Prière

I

Est-ce vous qui ferez vibrer ma faible lyre,
Grands bois mystérieux et toujours en délire,

Nymphes aux longs cheveux dénoués par le vent,
Solitude bénie, antre clair et mouvant

Dont la douceur sur nous est comme une caresse,
Et dont la paix remplit notre âme de tendresse ?...

Est-ce vous, coteaux verts réjouis par l'été,
Vous qui rêvez parmi le calme et la beauté,

Campagnes de chez nous, paisibles maisonnettes,

Qui souriez au sein des fraîches épinettes ?

Est-ce vous les moissons, est-ce vous les grands blés
Au festin du soleil dignement attablés,

Vous par qui le vieux sang croît et se renouvelle,
Et par qui l'âme ancienne est une âme nouvelle ?...

II

Est-ce vous qui ferez naître ces nobles chants
Grandeur et majesté des vallons et des champs ?...

Est-ce vous les ruisseaux, est-ce vous les rivières,
Miroirs étincelants de feux et de lumières,

Sur qui le chaste front de Dieu vient se pencher ?...
Est-ce vous, champs des morts qu'abrite le clocher ?

Est-ce vous qui ferez vibrer ma faible lyre,
Ô fleuve tourmenté qui chante et qui soupire,

Abîme d'où jaillit un flot torrentiel,
Tels les élans divins d'un peuple sous le ciel ?...

Monts, collines, vallons, rivières et ravines,
Accordez mes chansons sur vos chansons divines,

Inspire-moi, pays fécondé par les preux,
Sol pétri de grandeurs, de combats valeureux !

Souffle en mes vers nouveaux ta grâce magistrale
Pour chanter ta douceur, ô ma terre natale !...

Langue maternelle

Douce parlure que ma mère
Mit sur ma lèvre et dans mon cœur,
Verbe divin, verbe vainqueur,
Écoute, écoute ma prière :

Ah ! souris éternellement
Dans les aubades enfantines
De nos fils aux voix argentines,
Aux yeux couleur de firmament !...

Sois dans les paroles joyeuses
Des filles, à l'air avenant,
Qui vont dans la plaine, égrenant
Leur rire franc de moissonneuses...

Chez nos habitants attablés
Règne, ô parlure délectable,
Quand, réunis près de la table,
Ils mangent le pain de leurs blés...

Sois dans l'aveu des jeunes couples
Qui, se parlant à demi-voix,
S'en vont par nos champs et nos bois,
Enlacés, langoureux et souples...

Sois dans l'adieu de nos vieillards,
Qui, près des aubes éternelles,
Ont des rayons dans leurs prunelles,
Et des secrets dans leurs regards...

Resplendis sur toutes nos bouches ;
Vibre dans toutes nos chansons,
Sois la gloire de nos moissons,

Et l'orgueil des heures farouches...

Pour tous les combats à venir
Grandis dans notre âme tenace.
Sois le clairon de notre race,
Et le réveil de l'avenir !...

Sois notre bien, notre espérance,
Sois la langue de nos amours,
Ah ! sois notre langue, toujours,
Ô douce parlure de France !...

Berceuse québécoise

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Pour toi j'ai fait rude besogne,
J'ai tissé blanche catalogne.
En proie à l'attente, à l'ennui,
J'ai filé pour toi, jour et nuit.
Mais la joie a chassé ma peine,
Car dans tes couvertes de laine,
Ô cher amour, tu me souris
Comme un ange du paradis !...

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Ton front est pur. Ta bouche rose

S'ouvre comme s'ouvre une rose
Dans les ravins et les buissons.
Tu gazouilles de tendres sons,
Et tes bras sont si blancs, si frêles,
Que je me dis : « Il a des ailes !
Comme l'oiseau qu'on voit aller,
Peut-être qu'il va s'envoler !... »

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Tu grandis d'année en année.
Quelle sera ta destinée ?
Voudras-tu faire un habitant,
Et comme nous vivre content
Sur la paisible et bonne terre
Qui vient de souche héréditaire ?
Ou bien vers des pays meilleurs,
Vas-tu chercher fortune ailleurs ?...

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Auras-tu l'esprit d'aventure
Qu'avait ton aïeul, de nature ?
Ton grand-père, de goût errant
Naviguait sur le Saint-Laurent,
De Lévis à la Pointe-au-Père ;
Seras-tu comme ton grand-père
Esclave des flots dangereux
Qui rendent les cœurs malheureux ?...

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Dans la forêt à peine ouverte
Qui longe la Rivière Verte,
Iras-tu, garçon des chantiers,
Abattre les arbres altiers,
Et, chasseur qui la nuit s'attarde,
Poursuivras-tu partout l'outarde,
Et le marsouin et le héron,
Sur l'Île Basque et l'Îlet Rond ?...

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Ô mon fils, tu seras peut-être
Quelqu'un de grand, peut-être un prêtre ?...
Oh ! pour ta mère quel bonheur !
Mais si tu fais un moissonneur,
Je serai, va, bien satisfaite
Que tu suives la route faite,
Et prennes le chemin tracé
Par les ancêtres du passé !...

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !

Quelle que soit ton existence,
Qu'elle soit joie ou bien souffrance,
Ô mon enfant, je ne veux pas

Que tu partes pour les États
Ferme les yeux à la chimère
Et vis à côté de ta mère
Jusqu'au jour où, volant vers Dieu,
Il lui faudra te dire : Adieu !...

La nuit tombe et la lune pointe
Son arc sur le bois parfumé :
Dors mon fils dans ta courtepointe,
Dors, ô mon enfant bien-aimé !...

Air patriotique

I

D'où me viendront ces chants, ces chants vibrants et forts,
Est-ce des vivants ou des morts ?...

Imiterai-je un jour la grande voix des plaines
Qui monte et qui bruit dans l'ocre des rayons,
Parmi l'odeur féconde et douce des sillons,
Où vient tourbillonner le vol d'or des phalènes ?...

Emprunterai-je aux monts leur souffle et leurs accents,
Les murmures d'amour qu'on entend dans les branches ;
Ces éblouissements tombant en avalanches
Des secrètes forêts aux rameaux frémissants ?...

Chanterai-je l'essor des choses et des êtres,
Les fleuves dans leurs chants, les oiseaux dans leur vol ;
Saurai-je respirer l'âcre parfum du sol,
Entendrai-je parler l'âme de mes ancêtres ?...

D'où me viendront ces chants, ces chants vibrants et forts,

Est-ce des vivants ou des morts ?...

II

Je voudrais dire à ceux qui dorment dans leur tombe,
Paysans, ouvriers, modestes tâcherons :
« Dormez, sous le linceul où la froide nuit tombe,
« Dormez ! le jour venu nous vous réveillerons !

« Nous vous réveillerons lorsque, vers la lumière,
« Nos yeux auront trouvé des horizons nouveaux,
« Quand notre âme sera si vibrante et si fière
« Que vous aurez frémi d'orgueil dans vos tombeaux !... »

Je voudrais, dans un chant qui fût une genèse,
Célébrer le passé sanglant et merveilleux ;
Je voudrais enfanter dans mon âme française,
Un sauvage refrain pour chanter mes aïeux !...

Un sauvage refrain où grondât la victoire
Dans l'ombre de la nuit, dans la clarté des jours,
Où passât, dans un flot de triomphe et de gloire,
Des lueurs de drapeaux et des bruits de tambours !...

Je voudrais, comme un cœur qui bat sous la cuirasse,
Entendre palpiter la fierté de ma race !...

D'où me viendront ces chants, ces chants vibrants et forts,
Est-ce des vivants ou des morts ?...

Chanson du pays

L'onde brille comme un miroir
Où l'œil divin aime à se voir.
Le ciel est pur comme un lac pâle.
La nuée a des tons d'opale,
Et les monts d'ardentes couleurs...
Les parfums des vallons en fleurs
Inondent la route et l'espace
C'est l'âme du pays qui passe !

Derrière la verte forêt,
L'infini du ciel apparaît,
Et l'immensité se déroule
Comme une intarissable houle.
Sur les rivages où tout dort,
Passe le large vent du nord,
Le grand vent vigoureux et libre :
C'est l'âme du pays qui vibre !

Quand juillet reparaît enfin,
On voit dans les sillons sans fin
Onduler les moissons fécondes,
Ployant sous leurs parures blondes :
Océans d'or, fleuves d'épis ! –
Du fond des coteaux assoupis,
Monte une voix qui nous enchante :
C'est l'âme du pays qui chante !

Le dimanche, dès le matin
Au loin, au loin, l'écho lointain
Apporte une rumeur sublime
Qui s'envole de cime en cime,
Et qui sous le chaste ciel bleu
Célèbre la gloire de Dieu
Dans une douceur infinie :
C'est l'âme du pays qui prie !

Mais quand Novembre, mois des morts,
Chargé de deuils et de remords,
Revient frapper à notre porte,
Suivi de sa triste cohorte,
Du sein des champs, du sein des flots,
S'élèvent de sombres sanglots,
Et le glas résonne à cette heure :
C'est l'âme du pays qui pleure !

Maison de colon

I

Les montagnes sont là, calmes et solitaires,
Ceignant d'un vert ruban jeunes et vieilles terres.
Un espoir infini brille ici désormais :
La maison du colon fume sur les sommets...
Que tu me parais belle, ô maison des collines,
Blanche sur la verdeur des savanes voisines !
Le ciel semble écouter ta respiration ;
Tu règnes sur le cœur de notre nation...
Car c'est de toi, colon, que nous vient l'espérance
D'un avenir puissant, de cette survivance
Qui consacre une race au sein de l'univers,
Et fait un peuple fort devant tous les revers !...
Le pays te réclame, ô colon ; moi, je t'aime !...
Si je chante le sol, c'est ta main qui le sème,
C'est toi qui mets au sein de la terre des champs
La moisson d'où jaillit le rythme de mes chants,

Les blondes mers d'épis qu'un rouge couchant dore,
Plus belles qu'un matin réjoui par l'aurore ;
Les seigles remuants, par la brise effrangés,
Les avoines semblant de larges pleurs figés ;

L'orge blonde, le lin aux fines ciselures,
Et les foins embaumés aux longues chevelures !...

II

Ô colon, que le ciel bénisse tes moissons
Et façonne ton âme au souffle des chansons !
Qu'il garde ton épouse infatigable et forte,
Qu'il éloigne de toi la sinistre cohorte
Des tempêtes, du froid, de la grêle et des vents !
Qu'il fasse s'élever, radieux et vivants,
Comme de grands soleils élargis en abîmes,
Tes blés sur les coteaux, tes épis sur les cimes !
Que ton toit soit joyeux et ton labeur fécond !...
Que l'orgueil de l'amour rayonne sur ton front !...

Que ton poêle soit chaud, que ta table soit riche
Dieu bénisse, ô colon, tes collines en friche,
Tes champs où la moisson silencieuse dort,
Et tes fils grandissants, tes fils aux cheveux d'or !...

Maison blanche

J'aime la maison blanche, ignorée et seulette,
Qui se découpe sur la côte violette,
Dans l'éternel silence et la paix des coteaux,
Où paissent doucement les tranquilles troupeaux.
J'aime son gai pignon, sa légère fumée,
Ses fenêtres, son seuil, sa lampe rallumée,
Le grincement de ses portes aux lourds verrous,
Son puits bordé de foins et de feuillages roux,
Et ses saules verts qui dans l'aube coutumière,

Étalent sous les cieux leurs cheveux de lumière !...
J'aime la maison blanche assise au bord des monts.
Je l'aime. – Savons-nous donc pourquoi nous aimons ? –
Je me sens réjouie en même temps qu'émue
De cette pureté qui chante et qui remue,
De ce nid qui gazouille au cœur des chauds midis,
Caché dans l'épaisseur des buissons reverdis,
Et parmi l'or en feu du blé qui sait renaître...

J'aime la maison blanche où tout l'azur pénètre,
Qui mêle, en un tableau presqu'immatériel,
La grâce de la terre à la clarté du ciel !...

Paix du soir

Paysans qui vivez dans cette solitude,
En ce riant foyer plein de mansuétude,
Loin du sourire faux et loin du plaisir vain,
Que vous faites envie en votre antre divin !
Vous assistez au renouvellement des choses,
Au jet des floraisons et des métamorphoses,
Au concert des oiseaux dans l'ombre des buissons,
À l'envahissement splendide des moissons !
Vous voyez la nuit tendre en silence ses voiles,
Et le céleste phare allumer ses étoiles ;
Cependant que la joie éclot au sol vainqueur
Vous pouvez écouter la voix de votre cœur,
Et, lisant dans la vie ainsi que dans un livre,
Ô frères, doucement, vous vous entendez vivre !...
Aussi quand la nuit vient calmer l'âpre tourment
Des hommes que le mal torture obscurément,
Au bout des champs lointains, ou dans les grandes villes
Où grouille le flot noir des exodes serviles,

Quand le sommeil reprend le monde dans ses bras,
Pour lui faire oublier le poids des jours ingrats,
C'est alors qu'au-dessus des ravins et des plaines,
Où courent de l'été les suaves haleines,
Au-dessus des coteaux secrets et parfumés,
Et de ces moissons d'or aux plis lourds et rythmés,
C'est alors que parmi la paix où tu domines,
Pour te bénir, ô simple maison des collines,
La figure sublime et sereine de Dieu
Apparaît souriante, au fond du grand ciel bleu !...

Rêves

I

Il est des jours de rêve où notre âme oppressée,
Lasse des mêmes lieux et du même horizon,
Sentant le monde trop étroit pour sa pensée
Bat de l'aile comme un oiseau dans sa prison.

Le monde n'a plus rien d'assez beau, d'assez vaste
Pour le désir qu'elle a de fuir et de monter.
Ni les bois inconnus que le grand vent dévaste,
Ni la grève où les flots reviennent se heurter ;

Ni les champs radieux que dore un crépuscule
Et que frôle l'oiseau de son aile d'argent
Ni la plaine fleurie et les monts où circule
L'air libre du matin des parfums émergeant ;

Ni le calme infini des mers et de l'espace,
Ni les fleuves au cœur profond et tourmenté,
Ni même le ciel bleu sans limites, où passe
L'aigle aux yeux vifs épris d'air et d'immensité...

Il n'est rien qui l'émeut, plus rien qui la captive ;
Un océan d'ennui bouillonne dans son sein :
Elle voudrait partir, partir, vers quelque rive
Sauvage, aller s'abattre ainsi qu'un brusque essaim !

Elle a soif d'inconnu, d'éternel, de voyage,
Soif de sainte splendeur, d'immortelle beauté ;
Elle voudrait, portant les rêves d'un autre âge,
Lancer sous d'autres cieux son cri de liberté !...

Sentant peser sur elle une obscure souffrance
Et comme un frêle oiseau loin du nid, éperdu,
Elle pleure dans une vague souvenance
Le magique pays que ses yeux ont perdu !...

II

Ô toi dont l'humble vie est faite de misères,
Dont les sinistres yeux ont des larmes sans fin,
Toi que le deuil retient comme un aigle en ses serres,
Toi dont l'âme a la haine et l'estomac la faim,

Homme de peine, infirme à la figure sombre,
Regards enténébrés où nul rayon n'a lui,
Lugubre vagabond du noir chemin de l'ombre,
Ô fantôme traînant des loques avec lui !

Lève ton front chargé des ombres de la terre,
Réveille ton esprit qui s'engouffre et qui dort ;
Voici que le destin se montre salutaire :
C'est l'heure où doit passer le rêve aux ailes d'or !...

Sèche tes pleurs. Tu peux pour un moment, pauvre homme
Posséder tous les biens dont les ans t'ont sevré.

Laisse tomber ton dur harnais, bête de somme,
Et repose un instant ton pauvre corps navré.

Vois ! Le rêve a rempli ta table et ta chaumière
Des trésors que tes yeux ont longtemps convoités ;
Tes enfants ont un front joyeux, plein de lumière,
Et l'air heureux de ceux que la vie a gâtés !

Un palais brille au lieu de ta retraite noire,
Vois ses créneaux fleuris sous le ciel flamboyer !...
La flamme emplit son âtre et la miche l'armoire ;
Et ta femme est joyeuse et belle en ton foyer !

Ouvre les bras à la richesse qui t'inonde,
Ouvre ton âme au fier amour qui vient vers toi ;
Sois heureux, car la joie immortelle et féconde,
Comme une douce amie habite sous ton toit...

Le rêve, pour calmer ta lèvre inassouvie,
Dans la coupe des soirs te verse sa liqueur !
Bois ! Tu pourras enfin, oublieux de la vie,
Croire que l'amertume a déserté ton cœur !...

III

Jeune homme ou jeune fille à l'âme noble et fière,
Dont le cœur s'ouvre ainsi qu'un lys dans le matin,
Esprit clair, dédaigneux de la tourbe grossière,
Jeunes yeux entr'ouverts sur un riant destin,

Je te vois, ô jeune homme amoureux de la vie,
Sur un livre entr'ouvert rêver et soupirer,
Je te vois, promenant parfois un œil d'envie
Sur les couples qui vont dans les grands parcs errer...

Ton regard curieux sonde l'ère inconnue
Pour laquelle tu sens ton rêve s'enflammer,
Et ta jeunesse appelle instamment la venue
De l'heure où tu seras atteint du mal d'aimer...

Mais ne va pas semer ton âme miette à miette,
À travers les sentiers qui captivent tes pas ;
Les volages amours la rendent incomplète :
Garde-la pour le grand amour qui ne meurt pas.

Et si tu veux savoir où le bonheur se cache,
Prends la route qui va vers les champs frais et verts ;
Tu verras un toit gris où le lierre s'attache,
Et sur le matin bleu des volets entr'ouverts.

Puis, va plus près, approche de ce nid, pénètre
Par la barrière que nul gardien ne défend :
Tu verras, dans l'embrasure de la fenêtre,
Une mère penchée auprès de son enfant.

La maison rit parmi les arbres et les sentes.
L'homme chante. Et sitôt que s'entr'ouvre l'auvent,
Les enfants vont danser leurs rondes innocentes :
Médite ce bonheur, ô jeune homme, en rêvant !...

Ne suis pas le troupeau des errants de ce monde,
Qui bâillent leur tristesse à la face des cieux ;
Cherche la paix, ébauche en ton âme profonde,
Le rêve d'un foyer clair et silencieux !...

IV

Fi ! disent les railleurs, fi ! du rêve inutile
Et des tâtonnements sous les cieux inconnus !

Fi ! des vagues désirs et du geste futile,
Des artistes, ces fous aux regards ingénus !

Agissez, disent-ils, que votre jeune vie
N'aille pas s'épuiser sur des objets lointains ;
La vie est une fête où l'heure nous convie :
Approchez-vous, humains, des terrestres festins !...

La terre tous les ans s'orne de fleurs nouvelles,
Et le travail joyeux parle à notre raison ;
Quand les matins sont gais, quand les heures sont belles,
Pourquoi donc regarder plus loin que l'horizon ?...

– J'admire, ô gais railleurs, vos dires, votre verbe,
J'admets votre raison mais ne la comprends pas.
Car le ciel est profond, l'aube est rose et superbe,
Et le printemps en fleurs me livre ses appâts...

Le mystère partout s'offre à l'esprit des hommes :
La fleur et le serpent habitent le ravin...
Dieu qui dans sa splendeur, fit le monde où nous sommes,
À côté du reptile a mis l'aigle divin...

L'aigle, frère sauvage et muet du poète,
Assoiffé comme lui d'aube et d'immensité,
Qui délaissant la foule insensible et distraite,
Se cache dans son rêve et dans sa pauvreté.

La pensée est un aigle amoureux du domaine
Que l'œil chercheur ne peut approfondir jamais,
Et vous ne pourriez pas, railleurs, dans l'âme humaine,
Éteindre le flambeau qu'allument les sommets !..

Les poètes sont des rêveurs à l'âme fière :
Qui voudrait empêcher leur rêve de monter,
Ferait mieux d'arrêter l'eau pure en la rivière,
Ferait mieux d'empêcher les oiseaux de chanter !...

Et je veux, tous les jours de l'existence brève,
Célébrer, en marchant vers la Blanche Cité,
Le bonheur de mon âme ouverte sur le rêve,

Et l'orgueil de mes yeux ouverts sur la beauté !

V

Un reflet étranger brille dans vos prunelles
Ô jeune femme, et votre regard est troublant.
Votre grâce est fondue en poses maternelles,
Et je vous vois rêver auprès d'un berceau blanc.

De ruban vaporeux, de gaze, de dentelle
Vous avez fabriqué le petit nid humain.
Votre enfant vous sourit et votre joie est telle
Qu'il vous semble qu'il tient votre âme dans sa main...

Son front rose est pareil au front rose des anges.
Sa chair a le duvet d'un fruit délicieux ;
Ceux qui peuvent le voir dormir entre ses langes,
Ne savent pas s'il est de la terre ou des cieux !...

Cependant qu'il sommeille en son petit lit rose,
Sur lui votre beau front se penche doucement,
Mais vos lèvres parfois s'ornent d'un pli morose,
Et dans vos yeux des pleurs surgissent lourdement.

Car l'avenir paraît, insondable mystère,
Abîme où vont sombrer nos forces et nos jours.
Vous dîtes : « Sera-t-il un heureux de la terre
Qu'un succès éclatant accompagne toujours ?

Ô mon fils, mon enfant, ô fleur de ma pensée,
Quelle sera sa part dans ce monde inconnu ?
Son âme sera-t-elle en son rêve blessée ?
Sera-t-il adulé, sera-t-il méconnu ?... »

– Et vous rêvez pour lui tous ces biens que l'on nomme,
Gloire, plaisirs, honneurs, richesse, amour humain.
Ces mots sont superflus : Rêvez qu'il soit un homme
Qui croit que le plus beau coin de terre est le sien...

D'un passé glorieux soyez l'humble gardienne,
Le vrai bonheur ne peut s'acheter qu'à ce prix :
Rêvez pour votre enfant une âme canadienne,
Rêvez que votre fils adore son pays !...

VII

Quels seront, ô mon Dieu, les termes de nos rêves,
Que deviendront là-haut nos gestes d'idéal,
La recherche du bien et la fuite du mal,
Toutes ces soifs d'azur qui n'ont jamais de trêves ?

Nos yeux enténébrés pourront-ils voir un jour
Les lointains infinis que notre rêve pleure ?
Verrons-nous, au-dessus de l'humaine demeure,
La route qui conduit à votre clair séjour ?...

Que faites-vous Seigneur, que faites-vous des rêves
Qui composant pour nous le but essentiel,
Ont fait tordre nos bras suppliants vers le ciel,
Et fait saigner nos cœurs comme feraient des glaives ?

Faut-il qu'enveloppés de deuil et de rancœur,
Ainsi que des oiseaux captifs dans leur volière,
Ils ne puissent jamais vibrer dans la lumière
Et meurent prisonniers au fond de notre cœur ?...

Pour avoir recherché la beauté de la rime
Et caressé la strophe en ses nobles contours,

Pour avoir célébré la terre et ses atours,
Pour avoir eu le cœur brûlé d'amour sublime,

La nuit dévorera mon livre au teint pâli
Et la haine viendra s'attacher à mon ombre ;
Soit ! J'accepte, mon Dieu, cette défaite sombre
De mon rêve stérile expirant dans l'oubli ;

Mais faites qu'en la mort ma pauvre âme meurtrie
Sente que mon pays monte, vaillant et beau,
Et que je voie au moins, du fond de mon tombeau,
Les ailes de la Gloire effleurer ma Patrie !...

Les Trois Lyres,
poèmes de
Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958),
est paru à la Bibliothèque de l'Action française,
à Montréal, en 1923.

ISBN : 978-2-89668-514-1
© Vertiges éditeur, 2017
— 0515 –